

loin, il s'arrêtait sur un point vague au milieu des feuilles, ou sur la face de l'eau que le zéphir ne ridait plus. Sa rêverie se prolongeait des heures entières.

Le spectacle de la forêt primitive se déroulait, le même, devant ses yeux. C'était toujours les bois où bondissent les chevreuils, où les ours font entendre un sourd grognement ; l'arcane des bosquets d'amour où les mélanges viennent cacher leur nids ; les ruisselets qui courent dans les mousses tendres, se cabrent sur les roches, s'insinuent parmi les racines tordues des pins.

Et c'était le calme mystérieux d'un lac au fond de la vallée, baignant la base inébranlable des monts chevelus, qui l'avait retenue tout le jour et combien de fois !

Les soirs calmes de l'été, il dormait sous un voile léger de brume, ses eaux noires scintillaient, au milieu, des lueurs tremblantes de la lune. Elle venait encore le contempler quand la pluie tombait, fine et drue, en dodelinant à fleur-d'eau.

Les gouttes produisaient un long bruissement qui jetait en son âme des sensations étranges. Sur les rives croissaient des roseaux, et, auprès du bord, flottait les tiges molles des nénuphars. Les feuilles rondes et larges se laissaient bercer à la surface mouvante des eaux.

Fleur-Bleue pensait :

"Qu'ils sont beaux, dans leur blancheur virginale les nénuphars flottant au gré de l'onde : ils vivent et ils meurent dans la solitude, à l'ombre des pins géants dont la tête pénètre jusqu'aux cieux."

Alors que les objets se fondent dans le gaz crépusculaire, la jeune huronne se promenait souvent au milieu des feux éteints de la bourgade. Plusieurs l'avaient vu s'arrêter, regarder longuement le ciel, lever les bras vers les astres brillants, puis les rabaisser et passer la main sur son front, comme pour y chercher, dans un effort suprême de pensée, une réponse à son inquiétude.

Et elle restait debout, telle une vestale des temps anciens interrogeant les astres. Parfois, un sourire égayait ses traits, et elle balbutiait des paroles entrecoupées d'éclats de voix comme si une joie intense dilatait son cœur. Mais bientôt un pli

de tristesse barrait son front, sa tête penchant en avant ; on eût dit qu'une douce vision venait de disparaître à ses yeux.

Etonnés les gens disaient :

"Que voit-elle donc, cette jeune fille, dans les étoiles du firmament ? Au lieu de rentrer sous la tente pour jouir d'un bienfaisant sommeil, pourquoi vient-elle passer la nuit à contempler toujours le même spectacle ? Son œil perçant a-t-il découvert un guerrier plus brave que ceux de sa nation dans la route blanche du ciel, le chemin des âmes ? Et le jour, pourquoi fuit-elle au loin, cherchant la forêt silencieuse et la quiétude des lacs endormis ?"

Fleur-Bleue ne répondait rien ; mais son front soucieux et la mélancolie de son regard laissait deviner l'intensité de sa préoccupation.

Tandis que pour la nature fruste et sanguinaire des siens, la suprême dilection était de scalper un ennemi et de le voir palpiter dans son sang, elle, affinée par des aspirations plus hautes, éprises d'idéal, pressentait, mais vaguement encore, un esprit mystérieux et puissant qui, d'un geste, a fait surgir tout ce qui s'offre à nos regards.

Et, comme chez tous les peuples, le premier lieu où l'on ait placé la divinité fut le ciel ; la jeune indienne suivant un ordre naturel, contemplait la voûte d'azur ou s'opère la révolution des astres.

Là, d'abord, et dans l'inconcevable nature qui l'environnait, l'âme candide et simple de Fleur-Bleue découvrait les signes de cet Être divin, supérieur aux manitous insignifiants de sa nation.

Fleur-Bleue cherchait la vérité : tel était le motif puissant de son inquiétude.

Les vieillards, portant sur leur face la sagesse des ans, l'avaient vue plus d'une fois venir à eux, les écouter et les interroger. Ils avaient redit l'origine obscure de la race : l'existence des esprits bons et mauvais qui viennent de l'au-delà pour habiter le corps de certains animaux : le paradis grossier ou les guerriers passeraient leur vie à chasser les fauves en d'interminables forêts.

—Mais alors, pensait la jeune fille, où sera ma joie, car je n'aime ni la

chasse, ni la pêche, ni les danses ? Mon esprit tourmenté continuera donc à se butter à des murs infranchissables ?

"Est-ce tout, demandait-elle, perplexe, aux vieillards ?"

Et devant la profondeur de ces questions, ils répondaient, évasivement :

"Fleur-Bleue veut apprendre des choses qu'il est inutile de savoir ; qu'elle retourne auprès de sa mère, et que sa main étroite s'adonne à broder les mocassins du Chef qui viendra la chercher."

Aux prétendus sages de sa tribu, Fleur-Bleue ne demanda plus rien ; mais elle se mit plus que jamais à réfléchir, à chercher partout la solution du problème délicieux qui l'inquiétait.

II

Un jour, des chasseurs revinrent d'une longue excursion. Assis autour du feu, ils racontaient des choses nouvelles.

Des hommes à face pâle étaient venus de pays éloignés, et ils s'étaient établis à Kébec, bâtissaient des demeures, ensemençaient la terre. Un grand chef leur commandait : il donnait des ordres pour l'érection d'une tente immense que l'on construisait, en pierre, sur la cime éminente du cap, en face du fleuve.

Ce chef portait des mocassins qui lui montaient jusqu'aux genoux. Sa chevelure noire touchait aux épaules ; une moustache épaisse ornait sa lèvre supérieure et retournait de chaque côté, sur les joues ; une barbiche, taillée en feuille de peuplier cachait le menton. Son œil retenait la douceur à la fois et la sévérité. Son port noble et la dignité de son maintien commandaient le respect ; aussi les travailleurs obéissaient-ils promptement dès qu'il avait parlé.

Un autre homme paraissait encore se faire écouter des faces pâles, bien qu'il ne commandait pas, comme le grand chef. Pour lui, sa figure est toujours souriante ; devant lui, tout le monde, même le grand chef, se découvre et le vénère. Il est vêtu d'une robe couleur des feuilles à l'autonne ; une corde blanche lui serre